

4922

8941

-E-VI-5171-

Biblioteca del Conservatorio di Firenze



TOM JONES,
COMÉDIE LYRIQUE
EN TROIS ACTES,

Imitée du Roman Anglais de M. FIELDING,

PAR M. POINSINET,

La Musique par Mr. A. D. PHILIDOR.

*Vingt fois sur le métier remettez votre Ouvrage.
Boil. Art. Poët.*

*Représentée devant Leurs Majestés à Versailles
par les Comédiens Italiens Ordinaires du Roi,
le 30 Mars, à Paris pour la première fois
le 27 Février 1765, & remise au Théâtre le
30 Janvier 1766.*

NOUVELLE ÉDITION.

Le prix est de 30 sols avec la Musique.



A PARIS,

Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue St Jacques,
au-dessous de la Fontaine Saint Benoît,
au Temple du Goût.

M. DCC. LXVIII.

Avec Approbation & Privilège.

8941

- Poème de Poinsinet -

Musica di Andrea Damiani Philidor

© Biblioteca del Conservatorio di Firenze

ACTEURS.

TOM JONES.

Monsieur WESTERN.

Madame WESTERN.

Miss SOPHIE WESTERN.

HONORA.

ALWORTHY.

BLIFIL.

DOWLING Quaker.

UNE SERVANTE de l'Hôtellerie d'Up-

ton.

PIQUEURS.

VALETS.

BUVEURS.

*La Scène est au premier & au second Acte,
dans le Château de Mr Western; & au troi-
sième dans une Hôtellerie à Hupton.*



TOM JONES, COMÉDIE LYRIQUE.

ACTE PREMIER.

*Le Théâtre représente un Salon de Compagnie dans
le Château de M. Western, où il y a des meubles.
Sophie est du côté du Roi, près d'un métier de ta-
pissierie où elle travaille; (a) Honora de l'autre
côté, travaille à faire de la Dentelle.*

SCENE PREMIERE.

HONORA, SOPHIE.

D U O.

SOPHIE, travaillant.

QUE les devoirs que tu m'imposes,
Triste raison, ont de rigueur! (b)

(a) Il faut observer de ne point mettre de lumière sur le Métier
parce que la Scène se passe le matin.

(b) Elle enfiler une aiguille.

Tu gémis, Sophie (c), & tu n'oses
T'interroger (d) sur ta douleur (e).
Quand sous tes doigts naissent les roses,
Les épines sont dans ton cœur.

HONORA, *faisant la Dentelle & agitant
ses fuseaux.*

Soir & matin,
La jeune Lisette,
Triste & seulette,
Cède au chagrin.
Qu'un jeune drille
Lui parle l'amoureux jargon :
Son cœur sautille,
Elle babille.
C'est un démon.
Voilà sur l'esprit d'une fille
Le pouvoir d'un joli garçon.

SOPHIE, *s'arrêtant & la regardant.*

En vérité, ma bonne, vous m'obligeriez de
contraindre votre gaiété elle est aujourd'hui bien
vive.

HONORA

Pas plus qu'à l'ordinaire ; mais c'est vous Ma-
demoiselle, qui est aujourd'hui bien triste.

SOPHIE.

Tu te l'imagines, parce que je n'ai nul plaisir
à raisonner avec ma tante des intérêts de l'Euro-
pe, ni à babiller inutilement avec toi.

HONORA.

Courage, foyez plus sincère, votre mélanco-
lie s'accroît de jour en jour ; tout le monde s'en
apperçoit ici, & nous en causons encore ce ma-
tin avec Monsieur Jones.

(c) Elle pique l'aiguille en dessus.

(d) Elle la pique en dessous.

(e) Elle la tire en dessus & regarde son ouvrage.

COMÉDIE LYRIQUE.

SOPHIE, *travaillant.*

Avec Monsieur Jones, & qui vous a de priée
vous entretenir de moi ?...

HONORA, *travaillant.*

Eh bien ! n'allez-vous pas gronder ! comme si
j'avois commis un grand crime d'écouter votre
éloge.... fait par le plus joli jeune homme, le
meilleur ami de votre pere, que le sage Alworthy
élève & chérit comme un fils.

SOPHIE.

Je vois que le plus court est de te laisser dire.

HONORA *se leve.*

Mais convenez-en vous-même ; vive ce Cava-
lier pour les attentions, les soins, la générosité,
le courage : auriez-vous l'ingratitude d'oublier
qu'il n'a pas craint de se casser le bras pour vous
préservier d'une chute légère. Ah ! lorsqu'il s'agit
de rendre service rien ne l'arrête, & voilà comme
j'aime les hommes.

SOPHIE.

Il me paraît que tu ne hais pas trop celui-là.

HONORA.

De bonne-foi peut-on le hair ? il est si poli, si
bien fait !

SOPHIE, *en souriant.*

Sais-tu bien, ma bonne, que je finirai par
t'en croire amoureuse ;

HONORA.

Ah ! vous voulez vous amuser à mes dépens :
croyez, ma chère Maîtresse, que je me rends
justice. Je fais que le pauvre M. Jones ne con-
naît ni ses parens, ni sa famille, mais je fais
aussi que l'incertitude de son sort vaud mieux que
la réalité du mien ; chéri de votre pere élevé par

Alworthy, tout cela suppose quelque secret motif, & j'en suis si persuadée, qu'on me voit toujours la première à prendre son parti contre tous ceux qui en babillent.

SOPHIE.

Cela est très-bien de ta part, je t'en loue.

HONORA.

J'ai déjà fait une remarque.

SOPHIE.

Quelle est-elle ?

HONORA.

Ce grave Dowling, ce Quaker, qui est comme l'intendant de M. Alworthy ; lui qui tutoie tout le monde ne salue personne, dont l'abord est si brusque, le ton si dur, l'esprit si fier, voyez quand il parle de Monsieur Jones, il y met des égards, du respect.

SOPHIE.

Mais... Je m'en suis aperçue.

HONORA.

Allez, Mademoiselle, le Ciel est juste ; il permettra que tout se découvre, & en attendant si quelqu'un doit ici le protéger, c'est plutôt vous qu'une autre.

SOPHIE.

Pourquoi ?

HONORA.

Je crains.

SOPHIE *se leve.*

Acheve. Tu dois savoir que je ne veux pas que l'on me cache rien.

HONORA.

Eh bien ! écoutez-moi. C'étoit hier après le dîner, il se promenoit dans le Bosquet ; c'est

assez son usage. Je m'étais cachée, & je l'entendais qui disait, mais mille fois plus tendrement que je ne puis le répéter.

ARRIETTE.

Où toute la vie,
La belle Sophie
Charmera mon cœur ;
De toute ma vie
La seule Sophie
Ferait le bonheur.

Cœur sensible & rendre
Qui peut chaque jour
La voir & l'entendre
Sait-il se défendre
Du pouvoir d'Amour.

Non toute la vie. &c.
Mais dans le silence,
Loin de ses appas,
Cachons mon offense,
Et sans espérance
Répétons tout bas :

Où, toute la vie.

SOPHIE, *troublée.*

Honora.... finissez... si vous me promettiez de ne plus parler de ceci... je vous pardonnerois. Mais prenez garde.... Vous êtes indiscrette, ma Bonne.... Vous l'êtes trop... Mon pere, moi-même.

HONORA.

Soyez tranquille... Chut, j'entends quelqu'un : c'est Madame votre Tante ; la Gazette l'occupe si fortement qu'elle ne nous apperçoit pas.

Sophie & Honora se remettent à leur ouvrage

SCENE II.

HONORA, Madame WESTERN,
SOPHIE.

Madame WESTERN, *tenant la Gazette
qu'elle lit.*

AH! je suis bien-aise de vous trouver ici, vous travaillez? Tant mieux. J'aime qu'on s'occupe. Honora, forttez.

*Elle met la Gazette dans un porte-feuille
qu'elle tire de sa poche.*

HONORA, *en serrant les deux ouvrages.*
Pourquoi donc ce mystere?

Madame WESTERN. *(Elle sort.)*

Vous me voyez, ma Niece, fort inquiète: nos affaires dans les couronnes du Nord prennent une tournure si contraire à mes idées!...

SOPHIE.

Il faut espérer.

Madame WESTERN.

Non, contre toute raison le Dannemarck prend les armes. On se fiat sur une confédération. On avoit projeté des articles, & point du tout: en vérité, il est bien difficile d'arranger des gens qui ne veulent pas s'entendre.

SOPHIE.

Mais ma Tante, ne serait-il pas plus simple de les laisser s'arranger eux-mêmes?

Madame WESTERN.

Cela vous est bien facile à dire: mais ces con-

traditions perpétuelles m'occupent, me chagrinent, m'empêchent de songer comme je le voudrais aux intérêts de cette maison dont votre pere, qui n'a pas le sens commun, me laisse tout le tracas.

SOPHIE.

Ma Tante... Il est mon pere.

Madame WESTERN.

Oui, & c'est-là tout son mérite; car dans sa conduite, c'est bien le gentilhomme le plus extraordinaire... Tous les jours courant les bois, ne vous entretenant les soirs, que de ses chevaux, de ses valets... Ah! qu'il ferait bien mieux de suivre ses affaires, de veiller... sur vous... oui, sur vous-même, Miss Western, dont je suis fort mécontente!

SOPHIE.

Que me reprochez-vous?

Madame WESTERN.

Ah! ça.... nous sommes seules. Je vous ai élevée. Je vous aime. Depuis deux mois que Monsieur Alworthy, son protégé Jones, & Blifil son neveu, logent dans ce château, vous êtes triste, rêveuse, vous fuyez la compagnie.

SOPHIE.

Je vous jure...

Madame WESTERN.

Vous êtes amoureuse, Sophie.

SOPHIE *vivement.*

Ne le croyez pas.

Madame WESTERN.

ARIETTE.

Ah: J'aime assez cette finesse:
Vous prétendez m'imposer,

A moi, ma niece !
En vérité, c'est par trop s'abuser.

Du ministre le plus sévère,
Du plus habile secrétaire
Dès que je veux sonder les sentiments,
L'espoir couronne mon attente.
Jugez si je suis clairvoyante.
Sur les intrigues des amants

Ah ! J'aime assez &c.

SOPHIE.

Je ne fais que penser.

Madame WESTERN.

Vous rêvez, vous craignez de me répondre, vous avez tort. Votre choix me plaît, il est convenable. Si j'attendois que mon frère s'avisât le premier de songer à votre établissement, ce seroit à ne pas finir ; il ne peut tarder, & j'en vais conférer avec lui tout à l'heure.

SOPHIE.

De grace, répondez-moi ; se pourroit-il que vous fussiez assez bonne ?

Madame WESTERN.

Eh ! voilà comme l'on parle... comptez sur moi. (*On entend un bruit de fanfares.*) J'entends du bruit ; c'est votre père ; on ne peut le méconnaître au tapage qui l'environne.

SCENE III.

Quatre Piqueurs en bottes & en habits trouffés, tenant en main leurs trompes & donnant des fanfares. JONES, Monsieur WESTERN, en habit de chasse la trompe au col, SOPHIE, Madame WESTERN, HONORA.

Mr WESTERN après les faufares.

Courage, enfants de la joie : de la gaieté : Ah ! le beau temps, la belle chasse !

JONES.

Elle a été des plus heureuses.

Mr. WESTERN.

Oui, mon ami, c'est grâce à ton intelligence. Bon jour Sophie : comment te portes-tu, ma fille ? fais ton compliment à mon camarade, il vient, ma foi, de s'acquérir la gloire du plus déterminé Chasseur de notre Comté de Somerset.

JONES.

C'est à vous qu'appartient cet avantage.

Mr. WESTERN.

Nenni vraiment, je suis sincère. C'est à toi que je dois aujourd'hui tout le plaisir de ma Chasse. Si tu l'avais vu, Sophie, qu'elle vivacité ! qu'elle ardeur ! mais vous autres femmes vous vous levez si tard !

Madame WESTERN.

Ne faut-il pas, comme vous, courir les bois avant qu'il soit jour?

SOPHIE.

J'en ai bien du regret.

JONES.

Le plaisir que nous vous aurions vu prendre eût encore augmenté le nôtre.

Madame WESTERN.

Oh! sans doute, il est bien flatteur pour des femmes d'une certaine façon de s'exposer tous les jours à quelque nouvel accident, de braver les vents, la pluie!

Mr. WESTERN.

Eh! ma chère sœur, mêlez-vous de politique sans nous contrarier sur nos plaisirs. Ah! que n'avez-vous vu la chasse de ce matin? peut-être de six mois n'avons-nous pareille rencontre; un Cerf dix-cors, un temps! un frais, tayaut, tayaut, il semble que j'y fois: tenez, le récit seul de ma chasse vous fera regretter de ne nous avoir pas suivis. Ecoutez.

ARIETTE.

D'un Cerf dix-Cors, j'ai connoissance:

On l'attaque au fort, on le lance;

Tous sont prêts:

Piqueurs & Valets

Suivent le pas de l'ami Jones.

J'entends crier: Volcelets, Volcelets,

Aussi-tôt j'ordonne

Que la Meute donne.

Tayaut, Tayaut, Tayaut.

Mes chiens découplés l'entourent;

Les trompes sonnent:

„ Courage, Amis: Tayaut, Tayaut “

Quelques chiens, que l'ardeur dérange,
Quittent la voie & prennent le change.

Jones les rassure d'un cri

Ourvari, ourvari;

Accoute, accoute, accoute.

Au retour nous en revoyons.

Accoute, à Mirmiraut, courons;

Tout à Griffaut;

Y après: Tayaut, Tayaut;

On reprend route:

Voilà le Cerf à l'eau.

La trompe sonne,

La Meute donne,

L'écho résonne,

Nous pressons les nouveaux relais:

Volcelets, Volcelets.

L'animal forcé succombe,

Fait un effort, se relève enfin tombe:

Et nos chasseurs chantent tous à l'envi:

„ Amis, goûtons les fruits de la victoire;

„ Amis, Amis, célébrons notre gloire.

„ Halali, Fanfare, Halali,

„ Halali.

Madame WESTERN.

Quand vous aurez tout dit, mon frère, pourra-t-on vous parler un moment de vos affaires?

M. WESTERN.

Oh! de tout mon cœur, & tant que vous voudrez: mais, dites-moi d'abord, le dîner tardera-t-il beaucoup? nous n'avons eu que le temps de faire une petite halte, & grâce à vos soins la cantine étoit mal fournie.

Madame WESTERN.

Il n'est pas encore midi.

M. WESTERN.

Que m'importe? Ordonnez qu'on se dépêche. (*Aux Piqueurs.*) Et vous, enfans, point de relâche. Le franc Chasseur doit être plus

alerte encore que la bête qu'il poursuit. Demain, dès le point du jour...

Madame WESTERN, *à part.*

Oh! demain: vous aurez, après le dîner, tout le temps de donner vos ordres. (*Haut.*) Honora, suivez ma niece dans son appartement. Je me flatte que Monsieur Jones me voudra bien permettre d'être un moment seule avec mon frere.

JONES.

Madame.

(*Honora sort avec Sophie.*)

M. WESTERN.

C'est une tyrannie: je ne fais ce qu'elle me veut: il faut contenter les femmes. (*À Jones.*) Va-t-en donner un peu le coup d'œil du Maître; vois si notre jeune Meute est rentrée en bon état. Va mon camarade; je ne tarderai pas à t'aller joindre.

(*Jones sort avec les Piqueurs.*)

SCENE IV.

Mr. WESTERN, Madame WESTERN.

M. WESTERN.

A Présent, que me voulez-vous dire? j'aurais plus besoin de repos que de raison; ne marchons pas par les bouées, dépêchons.

Madame WESTERN.

Je veux vous dire, mon frere, que vous ne prévoyez rien, que vous ne savez rien.

M. WESTERN.

Oh! parbleu, si fait. Je prévois que les vins de France seront fort chers l'année prochaine, je fais que la race de mes bassets s'abbatardit.

Madame WESTERN.

Et ce sont là vos plus grandes affaires?

M. WESTERN.

Et je n'en veux point avoir d'autres, moi. Je paye mes ouvriers tous les mois, je compte avec mes Fermiers tous les ans, je bois avec mes amis tous les jours, & quoi que vous en disiez, j'appelle cela faire très-bien ses affaires.

Madame WESTERN.

Mais votre fille a bientôt dix-huit ans.

M. WESTERN.

C'est vrai, & cela me prouve souvent qu'il ne faut pas avoir votre âge pour raisonner mieux que vous.

Madame WESTERN.

Mon frere!

M. WESTERN.

Allons, point d'humeur, finissons: que veut, que desire ma chere Sophie?

Madame WESTERN.

Ce que vous n'avez peut-être pas envie de lui accorder sitôt, ce que l'on desire à son âge... un mari.

M. WESTERN.

Eh! c'est mon unique envie. Combien de fois m'avez-vous entendu dire vous-même que ma seule ambition étoit de la voir heureuse, en la mariant au plus riche Gentilhomme de la Province.

Madame WESTERN.

Hâtez-vous donc de faire un choix, son cœur pourrait vous prévenir, & j'ai remarqué que, depuis le départ du neveu de M. Alworthy pour son château....

M. WESTERN.

De Blifil ?

Madame WESTERN.

Oui, De Blifil.

M. WESTERN.

Quoi ! sérieusement.... Vous imaginez que ma Sophie....

Madame WESTERN.

Comptez sur mon discernement.

M. WESTERN.

Oh ! votre discernement.... Au reste écoutez donc. Ma foi, j'en suis enchanté : je l'ai toujours aimé, il est pourtant mauvais chasseur, mais d'ailleurs honnête homme, neveu de mon ami, son unique héritier. Ce garçon-là fera riche. Ma fille lui veut du bien.... Allons, voilà qui est fini. Holà, quelqu'un. (*Richard entre.*) Richard, qu'on voye un peu si l'ami Alworthy est dans le château, qu'il vienne me parler, qu'il vienne tout-à-l'heure : c'est pour affaire pressée, entendez-vous ? S'il ne peut quitter, j'irai moi-même.

(*Richard sort.*)

Madame WESTERN.

Il serait plus convenable d'attendre.

M. WESTERN.

Oh ! treve à vos avis, ne troublez pas ma joie : je ferai mon bonheur, celui de ma fille, celui de mon ami, celui de son neveu : nous serons.

seront tous contents, tous heureux, Alworthy va venir, je veux lui parler seul.

Madame WESTERN.

Il faut considérer....

M. WESTERN.

C'est assez, c'est assez, ma sœur, (*Madame Western sort.*) Oui, c'est au mieux, ce mariage-là fait justement mon affaire : la terre de mon ami touche à la mienne ; je puis marier Sophie sans me séparer d'elle ; si je chasse de leur côté, je descend chez mon gendre, & j'embrasse ma fille.

ARIETTE.

Ah ! quel plaisir je me promets.

Je lui veux annoncer moi-même.

Qu'en ce jour, à celui qu'elle aime,

Je la veux unir pour jamais.

Je ne vois, plus je m'étudie,

Aucun obstacle à ce lien.

Tu seras heureuse, Sophie :

Et ton bonheur fera le mien.

SCENE V.

Mr. WESTERN, ALWORTHY.

ALWORTHY.

Richard m'a dit...

M. WESTERN.

Approche, approche, mon cher voisin ; tu sais depuis combien de temps nous sommes amis.

B

ALWORTHY.

Oui, & je m'en ressouviens toujours avec le plus grand plaisir.

M. WESTERN.

Tu n'as pourtant jamais eu la complaisance de courrir un cerf avec moi.

ALWORTHY.

Chacun a ses goûts.

M. WESTERN.

De bonne foi, je ne fais pas trop ce que tu aimes.

ALWORTHY.

La tranquillité. Je n'en jouis jamais : aujourd'hui même, vous me voyez triste. J'entends murmurer de tous côtés contre Jones, Blifil même a lieu de s'en plaindre ; j'en suis fâché : ce garçon ne m'est rien ; mais je l'ai élevé, je l'aime.

© Mr. WESTERN

Et vous avez raison. C'est un excellent sujet, un brave chasseur. Allez, mon vieil ami, c'est un jeune homme dont vous n'aurez jamais que de la satisfaction.

ALWORTHY.

Je le souhaite.

M. WESTERN.

Laissons cela. Apprends les nouvelles les plus heureuses : tu fais combien j'aime ma fille, je la marie, à moins que tu ne t'y opposes.

ALWORTHY.

Moi ! & pourquoi voulez-vous que je m'oppose au bonheur de votre fille ?

M. WESTERN.

En ce cas touche-là. Notre affaire est con-

clue ; c'est à ton neveu que je la donne. Ils s'aiment, la tante me l'a dit, & je te dis moi, qu'il faut écrire à ton château, faire revenir Blifil & les marier dès demain.

ALWORTHY.

Cela est bien-tôt dit : mais une affaire de cette nature

M. WESTERN.

Doit se terminer en deux jours. Je donne à ma fille la moitié de mon bien en la mariant, & le reste après ma mort ; traite de même ton neveu, & finissons.

ALWORTHY.

Etes-vous bien assuré de trouver dans leurs caractères cette convenance mutuelle d'où résulte le bonheur du mariage ? Sans parler de Blifil, votre Sophie mérite ...

Mr. WESTERN.

Ils s'aiment, je te l'ai déjà dit : je fais mieux que toi ce qu'elle mérite. Veux-tu m'apprendre à aimer ma fille ?

ALWORTHY.

Comment Madame Western a-t-elle pu savoir ?...

M. WESTERN.

Je te réponds de tout ; ma Sophie est ma fille, elle m'aime, elle le doit. Ce mariage la rend heureuse, il fait tout mon desir, & je n'aurai pas besoin d'ordonner pour qu'elle m'obéisse. Quant à ton neveu, s'il lui plaît de refuser quinze mille livres sterling & ma Sophie, je vous baise à tous les deux les mains ; n'en parlons plus.

TOM JONES,

ALWORTHY.

Modérez-vous.

M. WERTERN.

Eh! non, tout est dit. Voilà comme je suis.

ALWORTHY.

Je vais travailler à vous contenter.

M. WERTERN.

Et j'apperçois l'ami Dowling ; tu fais bien de conserver ce Quaker à ton service : j'aime ces gens-là, ils sont vrais.

SCENE VI.

Mr. WESTERN, ALWORTHY,
DOWLING toujours le chapeau sur
la tête.

DOWLING, *à Alworthy.*

ALworthy, j'avais pour toi des lettres, même fort importantes ; ton neveu Blifil s'en est emparé ; l'approuves-tu.

ALWORTHY.

Il me les remettra ; tu fais qu'il a toute ma confiance.

DOWLING.

Soit.

ALWORTHY.

Ecris-lui de se rendre ici le plutôt possible.

M. WESTERN.

Comment ! le plutôt ! quand il s'agit du bon-

COMEDIE LYRIQUE.

heur de ma fille ! Que l'on fasse monter un de mes gens à cheval : qu'il coure, qu'il l'amène..... qu'il arrive.....

ALWORTHY.

Vous serez satisfait, Dowling ira lui-même ; je lui vais écrire. Suis-moi, j'ai d'autres affaires à te communiquer : serviteur ; mon ami, réfléchissez encore, je vous en prie. (*A Dowling.*) Suis-moi.

(*Ils sortent.*)

M. WESTERN.

Tout est réfléchi. Quelle lenteur ! Ah ! que je te plains Sophie, s'il faut que son neveu lui ressemble !

SCENE VII.

M. WESTERN, Madame WESTERN.

M. WESTERN.

Vous voilà ma sœur ? Eh ! bien, notre affaire est arrangée, tout est fini, Alworthy m'a donné sa parole. Avez-vous perçu Sophie ?

Madame WESTERN.

Pas encore, je lui ai fait dire de se rendre ici.

M. WESTERN.

Tant mieux ; vous m'avez réservé le plaisir de lui annoncer moi-même.

B iij

Madame WESTERN.

Doucement : Sophie est mon élève ; j'ai pris soin d'entamer cette affaire, il est décent qu'elle ne se fasse que par moi.

Mr WESTERN.

Ma sœur, je vous en prie.

Madame WESTERN.

De grace, mon frere, ne me refusez pas cette satisfaction.

M. WESTERN.

Il faut toujours vous céder. Je vais rejoindre Alworthy : mais j'apperçois Sophie. (*Sophie entre.*) Approche, approche, sois contente, écoute ma sœur, elle a de bonnes nouvelles à t'apprendre. (*Il la caresse.*) Sois bonne fille (*D'un ton très-gai.*) Aime bien ton pere, & tout ira comme il faut. (*D'un ton très-froid.*) Adieu ma sœur. (*Il sort.*)

SCENE VIII.

Madame WESTERN, SOPHIE.

SOPHIE, d'un air étonné.

MON pere nous quitte ! il parait bien satisfait !

Madame WESTERN.

Il doit l'être ; & vous ne ferez pas fâchée,

à votre tour, d'apprendre combien j'ai réussi. Monsieur Alworthy consent à tout, votre pere en est ravi, & dès ce soir, mes enfans, nous vous unirons ensemble.

SOPHIE.

Ensemble!... avec?...

Madame WESTERN.

Avec celui que vous aimez ; cela me paraît clair. Pourquoi donc cette inquiétude ? nous vous jugeons tous deux très-dignes l'un de l'autre. Oh ne dissimulons plus, ou je me fâcherai.

SOPHIE.

Je crains de me trop flatter... Eh bien, Madame, il est vrai que mon cœur...

Madame WESTERN.

Acheve.

SOPHIE.

Je ne puis.

ARIETTE.

Ah ! ma Tante, je vous prie,
Couronnez tant de bienfaits :
En votre sein je confie,
Et mon trouble & mes secrets,
Rassurez votre Sophie ?
Et dans son ame attendrie
Portez le calme & la paix.
Oni, j'aime, j'aime, il est vrai : mais je tremble ;
Je crains d'écouter mes soupirs,
L'Amour peut-il unir ensemble
Tant de chagrins & de plaisirs ?
Ah ma Tante, &c.

Madame WESTERN, en l'embrassant.

Tu me charmes, tu me rappelles des momens!..
Mais ce tems-là n'est plus. Je te l'ai déjà dit, ma

chère : ton choix est sensé ; ce jeune homme est bien, très-bien.

SOPHIE.

Il faut convenir qu'il est aimable.

Madame WESTERN.

Sage.... posé.

SOPHIE.

Courageux, humain, poli.

Madame WESTERN.

Discret, savant.

SOPHIE.

Plein d'esprit, de soins, de prévenances.

TOUTES DEUX.

En un mot, fait pour plaire.

SOPHIE.

Oui, sans doute ; & tant de qualités réunies peuvent bien faire oublier le défaut que la naissance....

Madame WESTERN.

Comment ! que dites-vous ? Où prenez-vous, s'il vous plaît, de pareilles impertinences ?

SOPHIE.

Puis-je ignorer un fait public, & ne pas savoir combien un malheur, dont il n'est pas coupable, fait souffrir l'infortuné Tom Jones ?

Madame WESTERN.

Jones, qu'entends-je ? Juste Ciel ! mais je n'en reviens pas. C'est Jones que vous aimez ! c'est à moi que vous l'osez dire ? Ce n'est pas de Blifil ?....

SOPHIE.

Blifil ! (*A part.*) Je suis perdue.

Madame WESTERN.

Comment ! un homme sans état, sans parens !

SOPHIE.

De grace....

Madame WESTERN.

Déshonorer votre nom, votre famille ! me faire passer pour une femme sans discernement !

SOPHIE.

Ecoutez-moi.

Madame WESTERN.

Voilà donc le fruit de l'éducation que je vous ai donnée ! Vous aimez Jones ! je vais en avertir votre père. Je veux qu'il soit chassé du château, qu'il le soit de chez Monsieur Alworthy, de tout le Comté de Somerset.

SOPHIE.

Pourquoi le perdre !

DUO.

Madame WESTERN.

Non, rien ne peut me retenuir :

Rien ne peut calmer ma colère.

SOPHIE.

Soyez sensible à ma prière ;

Ce n'est pas lui qu'il faut punir.

Madame WESTERN.

Je veux qu'Alworthy, que mon frère

M'aident tous deux à le punir.

SOPHIE.

Ce n'est pas lui qu'il faut punir.

Pour appaiser votre colère,

Ordonnez-moi ; que faut-il faire ?

Je suis prête à vous obéir.

Madame WESTERN.

Fuir pour jamais ce téméraire,

Le mépriser, le haïr.

SOPHIE.

Eh bien ! Eh bien ! j'y ferai mon possible.

Madame WESTERN.

Recevoir

Blifil dès ce soir ;

Lui montrer une ame sensible.

SOPHIE.

Eh bien ! eh bien ! j'y ferai mon possible.

Madame WESTERN.

Songez à remplir ce devoir ;

A ce prix seul je puis me taire.

SOPHIE.

Madame WESTERN.

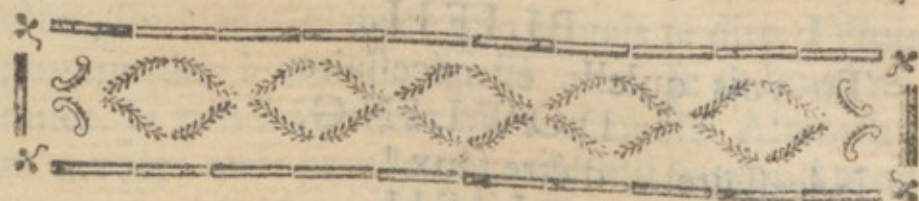
Je suis prête à vous satisfaire :

Daignez calmer votre colere.

Allons cacher mon dételpoir.

Je veux bien calmer ma colere ;

Mais songez à votre devoir.

*(Elles sortent chacune d'un côté opposé.)**Fin du premier Acte.*

ACTE II.

Le Théâtre change & représente un endroit agréable du Jardin de Mr. Western; on découvre une allée très courte qui conduit à son château que l'on voit dans le fond. Sur la gauche se trouve un siège de gazon : dans le fond, une ou deux allées d'arbres, & çà & là sur la Scene quelques-uns de ces sièges peints en verd qui font à Londres, comme à Paris, la parure des Jardins.

SCENE PREMIERE.

BLIFIL DOWLING.

DOWLING.

Blifil, Blifil, arrêtons ici un moment.

BLIFIL.

Je le veux bien. Je veux même, avant d'aller trouver mon oncle, te rappeler ta promesse.

DOWLING.

Je m'en souviens. Je m'en repens. Ta conduite me déplaît.

BLIFIL.

Tu vois qu'elle est nécessaire.

DOWLING.

Nécessaire.... d'être faux !

BLIFIL.

Mais ce n'est point fausseté. Je ne te demande que du silence ; enfin si ce secret ignoré depuis tant d'années, se découvrirait un jour plutôt, un jour plus tard, quel avantage de plus ferait-ce pour Tom Jones ?

DOWLING.

Il jouirait à l'instant de son état.

BLIFIL.

Attends que mon mariage soit conclu avec Miss Sophie.

DOWLING.

Tu l'épouse !

BLIFIL.

Je t'ai montré la lettre de mon oncle.

DOWLING.

Ton aîné la mérite mieux que toi.

BLIFIL.

Mais si elle m'aime ?

DOWLING.

En ce cas, tu la mérite mieux que lui.

BLIFIL.

Ce mariage nous rend heureux l'un & l'autre : si j'écoutais tes desirs, si j'osais parler, je paraîtrais moins riche aux yeux de Wersten ; il voudrait rompre, & je perdrais ma fortune.

DOWLING.

Il suffit, je t'entends ; ton cœur est faux. Je t'ai donné ma parole ; je m'en souviens. A ton

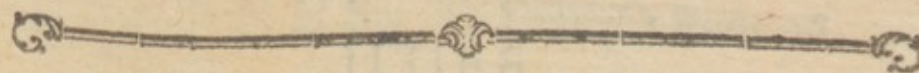
tour, souviens-toi de ce que je vais te dire. J'étois porteur des lettres de feu ta mere. Je te les ai remises. Je vais à Londres où ton oncle Alworthy m'envoie : mais prends-y garde ; s'il faut qu'à mon retour la vérité ne soit pas sortie de ta bouche, si tu n'as pas déclaré que Jones est ton frere, ton aîné, je le ferai moi-même.

BLIFIL.

Ecoute.

DOWLING.

Point de réponse. Adieu.



SCENE II.

BRIFIL, seul.

PARS, je ne te crains pas. Ces lettres.... je les tiens. Je sçaurai t'arrêter à Londres plus longtemps que tu ne le pense.... Je puis d'un seul mot.... Non, je ne te crains pas ; & ton protégé, cet homme si parfait.... Ah ! le voici.



SCENE III.

JONES, BRIFIL.

JONES.

Q Uoi ! vous ici, Monsieur ?
BRIFIL.

Oui.

JONES.

Et votre voyage ?

BRIFIL.

Bien.

(Il sort.)

JONES, seul.

Heureux mortel ! De la naissance & de la fortune. Pour quelle raison Sophie a-t-elle disparu avant le dèfert ? Je ne fais, mais tout m'inquiète. Jamais je n'eus l'ame si triste.

ARIETTE.

Amour, quelle est donc ta puissance !
Me dois-je aveugler sur mon sort ?
Aux doux attraits de l'espérance
Mon cœur peut-il s'ouvrir encor ?
J'ose aimer la belle Sophie,
Le plus rare bienfait des Cieux,
Et qu'ils semblent avoir choisie
Pour charmer le cœur & les yeux.

(Il jette les yeux sur ce qui l'environne.)

La jeune fleur
Ecluse à peine,
De son teint n'a pas la fraîcheur :

Naissante rose, ton odeur
Est moins douce que son haleine,
Et le jour moins pur que son cœur.

Amour, quelle est donc ta puissance ?
Me dois-je aveugler sur mon sort ?
Aux doux attraits de l'espérance
Mon cœur peut-il s'ouvrir encor ?

SCENE IV.

JONES, HONORA.

HONORA.

V Oilà notre homme livré à ses belles rêveries.

JONES.
Ah ! c'est vous, Honora ?

HONORA.

Oui, moi qui vous trouble peut-être ; les amoureux aiment la solitude.

JONES.

Vous me connaissez mal : me soupçonner d'être amoureux !

HONORA.

Oh ! ce n'est plus un soupçon ; il y a longtemps que j'en suis certaine.

JONES.

Et de qui croyez-vous que j'ose ici l'être ?

HONORA.

Voyez qu'il est malin ! Venez ici. Ah ! vous êtes si honnête, qu'il n'y a pas de plaisir à vous chagriner. Vous faites le discret, parce que

vous tremblez que Sophie ne daigne pas vous payer du moindre retour: mais si vous saviez comme moi, ce qui en est; allez.

ARIETTE.

La pauvre fillette a beau faire,
Le trait vainqueur
Est dans son cœur:
Elle veut jouer la sévère,
Se mettre en colère,
Montrer du mépris, de l'humeur.

JONES.

Du mépris!

HONORA.

Ne craignez rien, vous dis-je.

La pauvre fillette a beau faire,
Le trait vainqueur
Est dans son cœur.
Nul plaisir ne la peut distraire;
Rien ne peut guérir sa langueur.
Le trait vainqueur, &c.

JONES.

Que me dis-tu? si j'osois t'en croire.... quoi!
le cœur de Sophie?

La pauvre fillette a beau faire,
Le trait vainqueur
Est dans son cœur!

HONORA.

Doucement. Je ne vous dis point que ma maîtresse ait de l'amour. J'ai trop de respect pour elle..... Mais c'est bien l'amitié la plus vive..... la plus franche la plus.....

JONES, toujours vivement & gaiement.
Et c'en est assez, ma chère Honora; quel excès de joie! que je t'aime, que je t'embrasse.
HONORA.

Finissez.

(Il l'embrasse.)

SCENE V.

JONES, Mr. WESTERN en deshabillé à l'Anglaise, HONORA.

M. WESTERN, les surprenant.

AH! je vous y prends. Courage, l'ami Jones; à elle; en bon Chasseur.

HONORA.

Monsieur!

M. WESTERN.

Eh! non, ne vous gênez pas; je suis de vos amis.

HONORA.

C'est malgré moi.

M. WESTERN.

Où-dà! quelque sot qui te croirait!

JONES.

Je vous promets....

M. WESTERN.

Taisez-vous, frippon. Allons; ma sœur te demande: vas vite, que je n'entende pas quereller. Ah! ah! notre ami, ce n'est donc pas à

tort que l'on te donne la réputation d'un égoïste ?

JONES.

Je vous prie de croire....

M. WESTERN.

Tu fais l'innocent, tu cherche à t'excuser : parbleu, à ton âge, il faut bien s'amuser à quelque chose ; & tel que tu me vois, mon cher Tom...

ARRIETTE.

Plus d'une fois tandis qu'à la maison
Chacun me croit endormi sous l'ombrage,
Dans un bosquet, près d'un jeune tendron,
En tapinois je prends courage,
Je le cajole & les jeux du bel âge,
Peuvent encore amuser le barbon.

Oui, le barbon,
Près d'un jeune tendron,
Sait encore du bel âge,
Peut encore donner la leçon.

Quel plaisir d'être sous la treille,
D'y reposer pendant l'éclat du jour !
Mais sur le soir on se réveille
Entre l'Amour & la bouteille,
Entre la bouteille & l'amour.

Plus d'une fois &c.

JONES.

Je le crois ; il faut convenir que vous menez ici la vie la plus agréable.

M. WESTERN.

Mais, oui-dà : tout s'y passe assez à ma fantaisie ; & comme tu dis, je serais peut-être le Gentilhomme le plus heureux de nos trois Royau-

mes, sans l'éternelle compagnie de ma sœur. Ah ! ça, de bonne foi, je t'en fais juge : se plaît-elle du matin au soir à autre chose qu'à me contrarier, à me faire enrager avec sa politique, sa Gazette ? c'est bien le plus fatigant personnage, la plus franche.... Mais ma fille est son héritière ; il faut avoir un peu de patience.

JONES.

Et cette fille charmante ne vous console-t-elle pas bien des ces petites contradictions passagères ? vous la voyez sans cesse, vous en êtes tendrement chéri.

M. WESTERN.

Oui, ma Sophie, c'est bien le meilleur caractère, la plus aimable enfant ! Il est vrai que cela contraint un peu ; & sur la fin d'un repas, s'il passe par la tête quelque petite gaillardise, on n'ose la dire ; tout cela tue la gaieté.

Quelquefois la délicatesse y gagne.

M. WESTERN.

Laisse faire, laisse faire ; nous allons être bien plus libres. Je vais la marier.

JONES.

Que me dites-vous ?

M. WESTERN.

Tu ne sçais donc pas ?....

JONES.

Non je vous jure.

M. WESTERN.

Touche-là, mon ami ; fais-moi ton compliment : demain je marie Sophie.

JONES.

Demain, Monsieur ? cela est décidé ?....

M. WESTERN.

Oui ; le voisin Alworthi s'est enfin déterminé.

JONES.

Alworthi ?

M. WESTERN.

C'est Blifil.

JONES.

Blifil ?

M. WESTERN.

Oui Blifil arrive de ce soir pour conclure ce mariage.

JONES.

(A part.)

Voilà donc le motif de son retour ?

M. WESTERN.

Ma fille a de l'inclination pour lui : c'est ma sœur qui s'est mêlée de tout ceci ; & c'est, je crois, la première fois de sa vie qu'elle a fait quelque chose de raisonnable.

JONES, pénétré.

Je n'aurais pas cru que Blifil ait su lui plaire.

M. WESTERN.

Ma foi, ni moi non plus : je ne fais pas trop comment cela s'est fait ; mais j'en suis charmé. Je ne pouvais guère trouver mieux ; c'est une excellente, très-excellente affaire. Qu'en penses-tu ?

JONES.

Assurément... Monsieur... Je suis de votre avis.

M. WESTERN.

Ah ! justement, voici ma fille ; je veux que tu sois le premier à l'en féliciter.

SCENE VI.

JONES, M. WESTERN, SOPHIE,
HONORA.

M. WESTERN.

A Pproche ici, mon enfant; comment! on dirait que tu crains de lever les yeux. Ah! la pauvre petite! mais le cœur, au fond, n'en est pas moins satisfait. Voilà notre ami Jones à qui je faisais part de ton mariage; il en est enchanté. Demande-lui plutôt.

(Sophie embarrassée n'ose lever les yeux sur Tom Jones, qui de son côté la fixe d'un air attendri.)

JONES, troublé.

Je me flatte que Miss Western n'ignore pas à quel point son bonheur m'intéresse.

SOPHIE.

Je fais Monsieur... ce que vous pensez.... Mais vous, mon pere, si vous m'aimez....

M. WESTERN.

Si, je t'aime? Est-ce à toi d'en douter? Tu ne soupçonne pas; non, tu ne conçois pas combien tu m'es chère. Que veux-tu? Des bijoux, des parures, des diamans, la moitié, les deux tiers de mon bien? Parle.

SOPHIE.

Je vous supplie de m'écouter.

JONES, à part.

Que dira-t-elle?

SCENE VII.

JONES, M. WESTERN, SOPHIE,
HONORA.

HONORA.

Monsieur Blifil demande s'il peut vous saluer.

M. WESTERN.

Eh ! mais, sans doute : qu'il vienne ; pourquoi tant de cérémonies ?

JONES, à part.

Blifil !... Blifil !... Sortons, je craindrais qu'à sa vue le désespoir.... (*haut*) Vous savez, Monsieur, qu'il me reste encore quelques ordres à donner pour la chasse de demain.

M. WESTERN.

Si je le fais ? Parbleu, je t'y suis. Mais crois-tu bonnement que je vais m'ennuyer ici à écouter les soupirs de ces deux tourteraux ? Ma foi, tu ne me connais guère. (*A Sophie.*) Ah ! ça, ma fille, je n'ai pas trop besoin de te dire comment tu dois le recevoir : en pareil cas, on prend plutôt conseil de son cœur, que de son père. (*A Honora.*) Ne va pas le gêner toi, ces chers enfans : moi je suis enchanté, cela me rajeunit ; allons, mon ami Jones. (*A sa fille.*) Je reviens vous rejoindre. Sans adieu, Sophie.

JONES.

Vous serez heureuse. Adieu.

(*Il sort avec Jones.*)

SCENE VIII.

HONORA, SOPHIE, ensuite BRIFIL.

SOPHIE, à Honora.

Que me dit-il, heureuse ? Ah ! qu'il est injuste !

HONORA.

J'apperçois Blifil. Contraignez-vous.

SOPHIE.

Quelle entrevue !... Rentrons sous ces allées pour y rassurer un moment mes esprits.

(*Elles entrent dans une allée ; Brifil, qui entre du côté du Roi, s'avance sur la Scène.*)

BLIFIL.

Que le sexe est dissimulé ! je n'aurais jamais soupçonné qu'elle eût pour moi quelque tendresse. Saifissons cette circonstance, pressons ce mariage avant que.... Mais elle s'approche Elle s'approche bien lentement.

HONORA, à Sophie.

Courage, il faut prendre sur vous.

(*Blifil & Sophie se saluent.*)

BLIFIL.

Quelles graces, belle Sophie, n'ai-je point à vous rendre ? & lorsque je crois n'obéir qu'aux ordres de mon oncle....

SOPHIE.

Je fais, Monsieur les intentions de mon pere!

BLIFIL.

C'est à leur mutuel aveu que je dois l'avantage
dont je jouis, & le bonheur qui m'attend.

HONORA.

Oh! ce n'est pas encore chose faite.

BLIFIL.

Mais vous baissez les yeux, vous rêvez! L'âge,
la naissance, la fortune, tout se réunit en notre
faveur, & s'accorde entre nous.

SOPHIE.

Je le fais : aussi n'est-ce d'aucun de ces cô-
tés qu'il se pourroit trouver des obstacles?

BLIFIL.

Il faut que l'on n'en ait pas prévu, puis-
que Monsieur votre pere lui-même paraît au-
tant que moi, pressé de conclure.

SOPHIE.

J'espere, Monsieur, que vous ferez de mon
sentiment; qu'un délai de quelques jours...

BLIFIL.

Mon unique desir est de vous plaire; mais je
n'oserais jamais demander cette grace à mon oncle.

SOPHIE.

Eh! bien, Monsieur, je l'obtiendrai de mon pere.

BLIFIL.

Je doute qu'il y consente; je ne puis moi-mê-
me, sans chagrin, voir différer le moment de
mon bonheur: mais vous changerez d'idée, sans
doute, quand vous sentirez tout l'avantage qui
résulte pour vous de l'union de nos fortunes.

ARIETTE.

De l'opulence,

De l'abondance

Notre maison deviendra le séjour;

Tendresse,

Richesse,

Caresses,

Tout vous prouvera mon amour!

Jamais je n'aurai d'autre envie

Que de veiller sur la belle Sophie,

Trop heureux d'en être chérie.

Ainsi

De L'opulence, &c.

SCENE IX.

HONORA, SOPHIE, Mr. WESTERN,
habillé comme au premier Acte, BLIFIL.Mr. WESTERN, *dans la coulisse.*OUI, oui, que tout cela soit arrangé. Eh
bien! vous avez eu, je crois, tout le temps de
causer ensemble: pour vous, Monsieur mon gen-
dre, il paroît que, si l'on veut vous voir, il
faut venir vous chercher.

BLIFIL.

Pardon, Monsieur.

M. WESTERN.

Il me semble que le présent que je vous fais en
vous donnant ma fille, vaut bien la peine qu'on
m'en remercie.

BLIFIL.

Croyez que ma reconnaissance....

M. WESTERN.

Oh! point de grands mots : sois mon ami, rends ma fille heureuse; c'est tout ce que je te demande. Va trouver ton oncle, il t'attend. Vois avec lui si les ordres que j'ai donnés pour ton mariage te conviennent; je n'aime point les disputes. Je veux bien ne rien épargner, mais je n'entends pas qu'on diffère. (*Blifil lui fait des révérences; M. Western le pousse.*) Eh! va donc vite. (*Blifil sort.*) (*A Sophie.*) Tu vois, mon enfant; je prévois tes plus secrets desirs; j'oublie tout pour ne m'occuper que de toi.

SOPHIE, à Honora. (*Honora sort.*)

Le temps est cher. Laisse-nous, je vais tout risquer. Mon pere, si je n'osais m'expliquer devant vous...

M. WESTERN.

Eh! bien, qu'est-ce? Rien ne doit t'empêcher de m'ouvrir ton cœur. Ne fais-tu pas que tu dois tout espérer de ton pere; que je n'ai dans la vie d'autre plaisir, d'autre joie que de te voir, de t'entendre, de t'aimer?

SOPHIE.

Votre bonté m'encourage.

M. WESTERN.

Acheve.

SOPHIE.

ARIETTE.

C'est à vous que je dois la vie,
Vos bontés me la font chérir;
A la voix de votre Sophie,
Que votre ame daigne s'ouvrir.
Ecoutez son cœur qui vous crie:
C'est à vous que je dois la vie.

Me voulez-vous contraindre d'en gémir?

Apprenez que ce mariage,
Qui vous parait l'objet de tous mes vœux,
N'est à mes yeux
Qu'un esclavage:
C'est le lien le plus affreux.

C'est à vous que je dois la vie, &c.

M. WESTERN.

Ah! voilà donc ce grand secret! c'est - à - dire que tu n'aimes pas Blifil, que tu ne veux pas l'épouser?

SOPHIE.

Mon pere!

Mr WESTERN.

J'en suis bien fâché, Mademoiselle, très-fâché: mais il n'est plus temps, il falloit plutôt me prévenir. Voyez un peu l'impertinence! m'engager à des démarches, me laisser donner tous les ordres, & puis se vouloir dédire! Non, non, c'est inutile; c'est pour ton bien, pour ton avantage que j'ai conclu cette affaire: Blifil est jeune, riche; il est neveu de mon ami, il t'aime, il te convient, & tu l'épouseras.

SOPHIE.

J'aimerais mieux la mort que d'y consentir.

Mr. WESTERN.

Comment! tu me résistes! tu me tiens tête!
Oh! voici du nouveau pour moi.

DUO.

M. WESTERN.

A ton Pere

Tu ne crains donc pas de déplaire?
Tu ne crains donc pas ma colere?

SOPHIE.

Mon Pere !

M. WESTERN.

Vous & ma sœur vous me trompiez ?

SOPHIE.

Hélas si vous m'écoutez.

Mr. WESTERN.

Non, non ; il faut me satisfaire,

Non, je veux que vous l'épousiez.

A mon ami j'ai donné ma parole,

Ma promesse n'est pas frivole ;

Je prétends que vous me cédiez.

SOPHIE.

Mon Pere,

Je me jette à vos pieds,

Mon Pere,

Hélas si vous m'écoutez...

Je me jette à vos pieds.

M. WESTERN.

Non, non, il faut me satisfaire ;

Je prétends que vous me cédiez,

Je prétends que vous l'épousiez.

SCENE X.

SOPHIE à genoux, JONES accourant,
M. WESTERN.

JONES.

J'Accours à vos cris.... Que vois-je ?.... Sophie!
(Il lui donne la main ; elle se relève.)

M. WESTERN.

Une fille qui ne se plait qu'à chagriner son pere.

JONES.

Modérez-vous.

M. WESTERN.

Refuser Blifil !

JONES, avec joie.

Elle le refuse ! Oh Ciel !

M. WESTERN.

Eh ! bien, n'en est-tu pas étonné toi-même ?...
Le plus riche héritier de la Province. Je m'en
rapporte à toi, mon ami Tom. Mais ne te cha-
grine pas, elle l'épousera. Tu fais ce qu'est Blifil ;
fais-lui entendre raison, je t'en prie. Je m'en fie à
toi. Je suis trop en colère, si je restais ici, je crain-
drais (à Sophie) Ecoute bien ce que te dira
Tom ; fais ma volonté, c'est ton meilleur parti ;
fais ma volonté.....(Jones regarde, sans lui rien dire, Sophie
qui baisse les yeux.)

JONES, en soupirant.

Quoi ! vous refusez Blifil ? on disait que vous

l'aimiez.

SOPHIE.

Puisse-je n'entendre jamais prononcer son nom.

JONES.

Ah ! si j'osais vous peindre quelle indignation
il porte dans mon cœur ; c'est pour vous persé-
cuter qu'il vous aime ; & je serais témoin de son
bonheur, tandis que dans le silence, dévoré du
plus violent amour.....

SOPHIE.

N'achevez pas.

JONES.

Punissez-moi : mais je vais vous perdre, je vais
vous perdre Sophie ; dois-je mourir avec mon
secret ?

SOPHIE.

Eh! croyez-vous que je l'ignore? Ah! Jones, séparons-nous, oubliez-moi; je le veux, je vous en prie.

JONES.

ARIETTE.

Vous voulez que je vous oublie?
Non, rien ne vaincra mon ardeur.
C'est mon destin d'adorer ma Sophie,
Ce sentiment naquit avec mon cœur.
Vous voulez que je vous oublie!
Non, rien ne vaincra mon ardeur.
Je sens que ce cœur vous offense,
Que mon devoir est de vous fuir;
Mais, loin de vous, dans le silence,
Quand je serai prêt à mourir,
On entendra ma bouche encore
Prononcer le nom que j'adore:
Ce sera mon dernier soupir.
Vous voulez que je vous oublie! &c.

(Il se met à genoux.)

SCENE IX.

HONORA, SOPHIE, JONES,

Mr. WESTERN, ALWORTHY,

Madame WESTERN, BRIFIL.

M. WESTERN, *furieux, s'élance & sépare*
Jones de Sophie.

Aux genoux de ma fille! Ah! je fais tout;
ma sœur avoit bien raison. Allons vite.... Hors
de ma maison.

JONES.

Daignez m'écouter.

M. WESTERN.

Non plus je t'aimais, plus ta lâcheté m'ou-
trage. Point de discours, hors de mon Châ-
teau, te dis-je; & tout à l'heure.

SOPHIE *s'appuyant sur Honora.*

Honora!...

Mr WESTERN, *à Alworthy.*

Vous m'avez promis, voisin de le chasser de
chez vous tenez - moi parole, je l'exige.

ALWORTHY.

Voilà donc le prix de mes bontés!

Madame WESTERN.

Ecouter un homme sans état!

Mr. WESTERN.

Refuser pour lui de m'obéir! allons, que l'on
me suive. Oh! je t'en réponds, de force ou de
gré tu l'épouseras.

(Il prend Sophie par la main.)

SOPHIE.

Sage Alworthy....

Mr. WESTERN.

Je ne veux pas qu'on t'écoute.

JONES, *à Alworthy, très-tendrement.*

Vous m'avez permis de vous nommer mon
pere.

ALWORTHY, *très-froidement.*

J'ai promis de ne vous plus revoir.

TOM JONES,
SEPTUOR.

HONORA,
à Sophie.

JONES,
à Alworthy.

SOPHIE.
(à Mr Western.)

Vous comblez ma mi-
sere.

Rien ne touche mon
pere.

Ménagez leur colere.
Je me livre à mon
désespoir,
N'êtes vous plus mon
pere ?

(à Sophie.)

C'est pour jamais que
je vous quitte.

(à Jones.)

C'est moi qui fais vo-
tre malheur.

Quel embarras !

(à Mr. Western.)

De votre colere
C'est moi qu'il faut ac-
cabler ;

Sophie est innocente :
l'unifiez-moi.

(à Sophie.)
Oui, ma Maitresse,
Oui, oui, sans cesse,

(à Madame Western.)
Vous êtes sa tante.

Pardonnez-lui.

(à Alworthy.)
Soyez son appui.

Rien à présent ne m'é-
pouvante.

[à Madame Western.]
Votre ami fera con-
tente :

Je ferai pour vous mon
devoir.

Je me livre à mon
désespoir.

Je n'en crois que mon
désespoir.

SEPTUOR.

Mr WESTERN.
à Jones.

Mad WES-
TERN.

ALWOR-
THY,
à Jones.

BLIFIL,

Oh ! je t'appren-
drai ton de-
voir.
Je ne t'en tiens
pas quitte.

Je ne dois plus
vous voir.

Cette conduite

Allons, point de
raison ;
Sortez de ma mai-
son.

Si fort m'irrite.

(à Sophie.)
J'ai fait avertir le
Notaire,
Et dès ce soir tu
signeras.

Je hais la trahi-
son.

(à Alworthy en
montrant Je-
nes.)

Il ose encor par-
ler.

(à Sophie.)

il n'entend point
raison.

Tout ceci m'im-
patiente,
Point tant de rai-
son ;
Hors de ma mai-
son.
Tout ceci m'im-
patiente.
Je t'apprendrai
mieux ton de-
voir.

Vous tenez tête
à votre pere !
Vous ne méritez
pas
De nous causer
cet embarras.
Ce tracas-là me
tourmente.
Vous saurez
mieux votre
devoir.

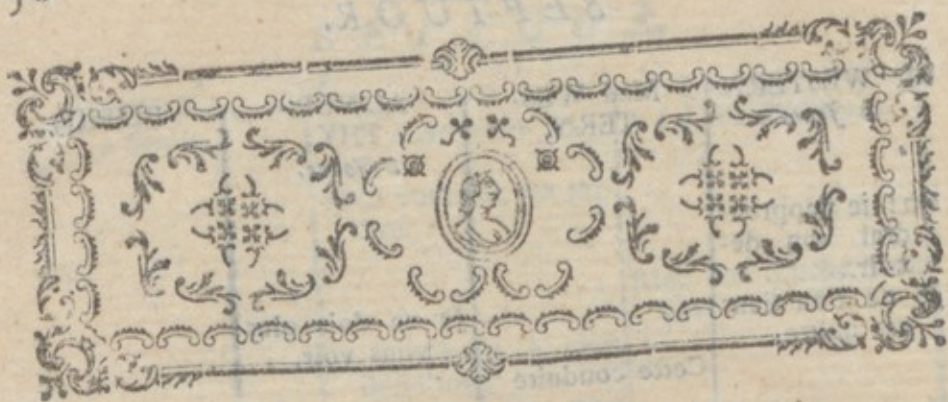
Je hais la trahi-
son.
Vous ne méritez
pas
De nous causer
cet embarras.
Ce tracas-là me
tourmente.
J'ai promis de
ne plus vous
voir.

Ce tracas-là me
tourmente.
Fallait-il trahir
mon espoir ?

[Mr. Western emmene Sophie ; Madame Western & Honora les suivent.
Jones désespéré donne encore un regard à Sophie qui le lui rend ; prend la
main d'Alworthy, la serre, la baise comme s'il lui disait : ah ! Monsieur ;
lance ensuite un regard décidé, en enfonçant son chapeau sur Blifil, qui
s'approche d'Alworthy, & sort avec lui sur la droite ; Jones se retire sur
la gauche.]

Fin du second Acte.

D



ACTE III.

Le Théâtre représente une Salle par bas de l'Hôtellerie d'Upton. On voit sur la gauche un escalier qui conduit à différents corridors, dans le fond sur la droite une petite porte, sur le devant une table à l'Anglaise, un banc, quelques chaises de paille, au fond du Théâtre une autre table, autour de laquelle sont plusieurs valets qui chantent en buvant du Punch.

La Symphonie de l'entre-acte peint une nuit.

SCENE PREMIERE.

Les Valets ; ensuite DOWLING, ensuite la Fille de l'Hôtellerie.

CHŒUR DE BUVEURS.

Chantons, buvons, trinquons sans cesse ;
Laissez le Bourgogne aux François.

Le punch anime l'allégresse,
Le punch éveille la tendresse :
Vive le punch & les Anglais.

DOWLING sort de la petite porte dans une espee de déshabillé.

La maudite Auberge ! le sot Voyage ! Oh ! avec ces gens-là, je ne fermerai pas l'œil de la nuit. Hola ! Hé ! Qu'elqu'un ! ... Parbleu, mes amis, à l'heure qu'il est, vous devriez bien (les Buveurs font du bruit.) Bon ! les prier, paroles perdues... Ils sont ivres. Venez donc quelqu'un, l'Hôte, la Maîtresse !

LA FILLE, tenant une lumière & une bouteille.

On y va. Comment ! vous n'êtes pas servi ?

DOWLING.

Et ce n'est que du repos que je demande. Vois dont, mon enfant, à faire cesser ce tapage : quels gens as-tu-mis là ?

LA FILLE.

Dame ! il faut bien que chacun s'arrange. Ce sont les guides & les Valets des Voyageurs que nous logeons.

DOWLING.

Mais tâche, au moins, qu'ils s'éloignent, ou qu'ils se taisent. Il est heure d'être en paix.

LA FILLE.

Parlez donc, vous autres ; vous réveillez tout le monde avec vos chansons. Si vous voulez continuer jusqu'au jour, mettez-vous là-bas à cette table, dans ce passage, vous y pourrez crier tout à votre aise.

PREMIER BUVEUR.

Oh ! qu'à ça ne tienne. La paix, la paix, ma poule ; mais tu nous bailleras bouteille.

D ij

TOM JONES;

(Les Buveurs se levent & vont se placer
derriere le Théâtre ; ils emportent leurs verres ,
& la Fille rentre par où elle est sortie.)

SCENE II.

TOM JONES, DOWLING.

JONES descend l'escalier.

QUEL bacchanal ! On ne peut résister au dé-
sordre ; partons : que vois-je ? C'est Dow-
ling ! O mon unique ami ! toi , à Upton ?

DOWLING.

Je vais à Londres par ordres d'Alworthy ; &
toi-même, qui t'amène ici ?

JONES.

Je suis au désespoir ! Western a résolu ma perte,
Alworthy m'a chassé de sa maison.

DOWLING.

Chassé ! que me dis-tu ?... quoi.... cet homme... ?

JONES.

Arrête ; il a tout fait pour moi ; il peut être
injuste ; mais je ne veux pas être ingrat.

DOWLING.

Et qui l'a pu porter à cet excès contre toi ,
contre toi , mon cher Jones ?

JONES.

Un malheureux amour. Miss Sophie.... Ah !
ma Sophie !

DOWLING.

Et Blifil était-il témoin de ta disgrâce ?

JONES.

Il paraissait en jouir. Peut-être en est-il l'au-
teur ; il est mon rival.

DOWLING.

Le perfide !

JONES.

ARIETTE.

Ami, qu'en mes bras je presse,
De mon sort vois la rigueur ;
Per mets que ma tristesse
Un moment s'épanche en ton cœur.
J'atteste ici l'honneur ;
Jamais ma faible jeunesse
N'a mérité son malheur.

Alworthy me chasse, m'oublie :
C'est mon pere, mon bienfaiteur,
Je ne verrai plus ma Sophie !
Ah ! j'ai tout perdu dans la vie,
Le repos, l'espoir & l'honneur !

Ami, &c.

DOWLING.

Tu me détermine. Je ne vais plus à Londres ;
je retourne au Château ; Alworthy va me voir
& m'entendre. Remonte à ta chambre , sois tran-
quille si tu peux l'être. Je vais payer ma dépense
en attendant le jour. Ton sort changera, je te
le promets ; Je t'en donne ma parole, & je n'y
manquerais jamais.

JONES.

Que ne puis-je te croire !

DOWLING.

Crois moi. (Jones remonte à sa chambre.) In-
fortuné jeune homme , si je gardais plus long-

tems le silence, je deviendrais complice de tes persécuteurs. J'entends quelqu'un. Ah ce sont des femmes; rentrons.

SCENE III.

SOPHIE, HONORA, *la FILLE.*

LA FILLE qui les conduit.

Où, mes belles Dames, vous pouvez très-bien vous reposer dans cette salle; nous allons attendre vos ordres.

HONORA.

Vraiment, vraiment, nos ordres! c'est que l'on nous prépare bien vite des chevaux; nous devrions déjà être à Londres.

SOPHIE.

Je devrais bien plutôt retourner chez mon pere.

HONORA.

Où, voilà une belle idée!

SOPHIE.

Quel conseil m'as-tu donné? que sera devenu l'infortuné Jones? (*on entend le bruit que font les Buveurs.*) Qu'entends-je? des cris; des éclats!

HONORA.

Ce sont apparemment des Valets qui s'amuse à boire.

SOPHIE.

Deux femmes seules pendant la nuit! en quel lieu!

HONORA.

Que peut-il vous y arriver?

SOPHIE.

Qu'ai-je fait?

HONORA.

Et quel parti vous restait-il à prendre? Votre pere n'écouterait rien; votre Contrat était tout prêt dès le point du jour; il eut fallut signer, on aurait sçu vous y contraindre; est-ce Brissil que vous regrettez?

SOPHIE.

Ah! Ciel!

HONORA.

Du moins, gagnerons-nous du tems; & les parens auprès de qui vous vous retirez à Londres, pourront-ils, à la fin, ramener votre pere à la raison.

SOPHIE.

Je ne suis que trop disposée à te croire; mais tu veux en vain me rassurer; on ne revient point. Va toi-même donner tes ordres; partons.

HONORA.

Je cours vous obéir. Allons, ma chere Maîtresse, ne craignez rien, cette maison est sûre; je reviens tout à l'heure.

Honora, en sortant, emporte une lumiere.

Il n'en reste plus qu'une sur la table.

SCENE IV.

SOPHIE seule.

RECITATIF.

ME voilà sans témoins; soulage-toi, mon cœur.
 Où suis-je?... qu'ai-je fait?... quelle nuit!.. quelle horreur!
 Mon Pere!.. quelle est ta tristesse...
 Je n'entends plus de cris... on se tait... le bruit cesse,
 Mais ce profond silence augmente encor ma peur...
 Tout ce que je vois, m'épouvante.
 Cette lueur pâle & tremblante
 Dans mon sein porte la frayeur;
 Et cependant, j'éprouve une douceur;
 Le sentiment qui m'anime & m'enchanté,
 Malgré moi charme ma douleur.

ARIETTE.

O toi qui tu ne peux m'entendre,
 Qui ne peux recueillir mes pleurs;
 Toi dont j'ai causé les malheurs,
 Et dont le crime est d'être tendre;
 Viens, accours, parais à mes yeux;
 Je veux te voir: non. Je m'égare.
 Non, non: fuis-moi, tout nous sépare...
 Fuis-moi, tu le dois, je le veux.
 Pardonne, cher amant, pardonne:
 L'amour te venge, & me punit,
 A ton nom seul, ô mon cher Jones,
 Je sens mon cœur qui m'abandonne,
 Sur tes pas, il vole & te suit.

SCENE V.

HONORA, SOPHIE, deux Buveurs qui
 suivent Honora.

HONORA.

Laissez-moi, ne me suivez pas.
 SOPHIE.

C'est la voix d'Honora.

Premier BUVEUR.

Eh! non, ma Belle, il ne s'agit que d'une
 parole.

DEUXIEME BUVEUR, tenant une bouteille.

Oh! le punch est bon; tenez, goûtez.

HONORA, se défendant.
 Laissez-moi... si vous ne finissez... prenez gar-
 de, Madame.

PREMIER BUVEUR.

Tiens, ma foi, en voilà une qui est encore
 bien plus jolie.

SOPHIE.

Ne m'approchez pas. Au secours!

HONORA, courant à Sophie.
 Au secours!



SCENE VI.

JONES, paraissant au haut de l'escalier ;
les précédents.

JONES.

Quais-je entendu ? quels cris ! comment !
malheureux, vous osez insulter des fem-
mes !

PREMIER BUVEUR.

Qu'est-ce qu'il dit donc celui-là ? Je voudrais
bien savoir si ça te regarde.

DEUXIEME BUVEUR.

Qu'est-ce que ça te fait ? est-ce ta parente ;
ta maîtresse ?

(Jones s'élance de l'escalier, saisit une chaise,
s'en arme, & tombe sur les Buveurs qu'il
poursuit.)

Attendez-moi, coquins.

SOPHIE.

Où sommes-nous ?

PREMIER BUVEUR, en fuyant.

Tout doux, ceci passe le jeu.

HONORA.

Prenons courage.

JONES revient.

Je vous apprendrai. Rassurez-vous, Mada-
me ; ils ont pris la fuite, & je suis trop heu-
reux... Que vois-je ; Sophie !

SOPHIE.

Ah ! Ciel !

HONORA.

Jones !

D U O.

JONES.

Je vous retrouve, ma Sophie !
Je n'ose en croire mon bonheur.

SOPHIE.

Mon devoir veut que je vous suive ;
Je vois l'excès de mon malheur.

JONES.

Que je vous abandonne !

SOPHIE.

La raison nous l'ordonne.

JONES.

Non, non ; ce serait vous trahir.

SOPHIE.

Non, non ; vous devez m'obéir.

JONES.

Que je vous abandonne !

Quand l'amour veut nous réunir !

SOPHIE.

L'Amour égara trop mon ame.

JONES.

Il m'a fait un cœur tout de flamme ;

Laissez-moi vous voir, & mourir.

SOPHIE.

Je voudrais & ne puis vous fuir.

Que l'Amour maîtrise mon ame ;

JONES.

Livrons-nous à la douce flamme.

TOUS DEUX.

Le Ciel, pour nous aimer,

Se plut à nous former

Pour nous aimer.

SCENE VII.

DOWLING, JONES, SOPHIE,
HONORA.

DOWLING.

Mes yeux me trompent-ils ? c'est Sophie Western.

HONORA.

C'est Dowling.

JONES.

Oui, mon ami, c'est elle ; le Ciel nous réunit.

SOPHIE.

Ah ! Dowling ! vous retournerez au Château ? vous reverrez mon père ?

DOWLING.

Il arrive.

JONES & SOPHIE.

Il arrive ?

HONORA.

Ah juste Ciel !

JONES.

D'où le fais-tu ?

DOWLING.

Alworthy, Blifil, sa Tante même...

SOPHIE.

Ma Tante ?

DOWLING.

Oui, tous vos parens le suivent. Le Postillon

qui les précède est déjà dans les cours de l'Hôtel-
tellerie.

JONES.

Ah ! mon cher Dowling ! Ah ! Sophie, je
vous revois pour la dernière fois !

TRIO.

JONES.

SOPHIE.

HONORA.

Protége son innocen-
ce.

Sauve-la de leur fu-
reur ;

Cher ami, prends sa
défense :

Je ne crains que son
malheur.

Protégez son innocen-
ce,

Sauvez-le de leur fu-
reur :

Dowling, prenez sa
défense :

Je ne crains que son
malheur.

Vous voyez mon in-
nocence ;

Sauvez-moi de leur fu-
reur,

Prenez aussi ma défen-
se.

O ciel ! quel est mon
malheur !

Dans ces cruelles allar-
mes,

Qui viendra nous se-
courir.

SOPHIE.

JONES.

Mes plus cruels allar-
mes

Seront de vous voir
souffrir.

Pour vous épargner
des larmes,

S'il ne falloit que mou-
rir !

DOWLING.

Soyez tranquilles l'un & l'autre ; vous serez
heureux & vengés. Honora, conduis ta Maîtres-
se dans cette chambre. Toi, Jones, remonte à
la tienne. Je vais les attendre.

JONES.

Ah ! Sophie ! quel affreux moment !

SOPHIE.

Jones, sans vous je n'aurais jamais fui mon père.

(Sophie & Honora se retirent.)

HONORA.

J'entends du bruit : allons, allons le temps presse.

JONES.

Eh bien ! mes malheurs sont-ils au comble ?

DOWLING.

Tant mieux ; ils touchent à leur terme. Fais ce que je t'ai dit. (*Jones se retire.*) Tu m'as trompé, Blifil, mais le Ciel m'a réservé les moyens de te convaincre.



SCENE VIII.

Mr. WESTERN, ALWORTHY,
DOWLING.

M. WESTERN.

LAissez-moi, ne me retenez pas : malheur à qui je rencontre. Ma fille est ici, je le fais ; j'en suis sûr ; je veux la trouver ; je veux la voir.

ALWORTHY.

Je n'aurais jamais soupçonné Jones de tant d'audace. Ah ! te voilà, Dowling ?

M. WESTERN.

Tant mieux, nouveau renfort. Où sont-ils ? qu'est devenu Blifil ?

ALWORTHY.

Blifil, contre mon avis, est allé chez le Juge de Paix.

DOWLING.

Le scélérat ! nous n'en aurons pas besoin. Demeure, Alworthy ; & toi Western, écoute.

M. WESTERN.

Es-tu du complot aussi, toi ?

DOWLING.

Ta fille est ici : elle ne peut ni ne veut s'échapper.

COMEDIE LYRIQUE. 63

M. WESTERN.

Parbleu, je le crois bien. Allons.

DOWLING.

Où vas-tu ? Déshonorer ta fille & toi par un éclat inutile.

ALWORTHY.

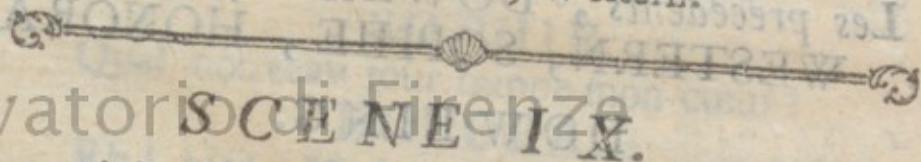
Il a raison : c'est sur-tout ici qu'il faut de la prudence.

M. WESTERN.

Tout cela m'est égal, je n'écoute rien : je veux la voir.

DOWLING.

Eh ! bien, je t'y vais conduire ; mais promets-moi de lui parler en pere. Reste, Alworthy ; je vais te rejoindre. Suis-moi, Western.



ALWORTHY, BLIFIL.

ALWORTHY.

INgrat jeune homme ! ne t'ai-je recueilli dans ma maison que pour faire le déshonneur d'une famille honnête ? Ah ! Jones, que tu es coupable ! Eh ! bien, Blifil ?

BLIFIL.

Le Juge de Paix me fuit ; j'ai fait investir la maison.

ALWORTHY.

J'aurais désiré qu'on eût épargné cet éclat. Il ne sert qu'à redoubler mes chagrins.

BLIFIL.

Croyez que je les partage. Vous l'avez élevé ;

& moi qui me faisais un plaisir de chérir en lui le compagnon de ma jeunesse; quelle témérité! quel excès!

ALWORTHY.

Il en fera puni.

BLIFIL.

Que ne puis-je, mon cher oncle, vous fléchir en sa faveur; je connois l'énormité de son crime; mais il peut être encore utile à l'état: faites-le promptement partir pour nos colonies.



SCENE X.

Les précédents, DOWLING, ensuite M. WESTERN, SOPHIE, HONORA.

© DOWLING.

Pour les colonies! Qui? Jones? Ton frere?
ALWORTHY.

Son frere?

BLIFIL.

Ciel! Dowling!

DOWLING.

Oui, oui; son propre frere.

M. WESTERN.

Venez, venez, Mademoiselle; ce sera moi désormais qui veillerai sur votre conduite.

BLIFIL.

Dowling, je te supplie...

DOWLING.

Je ne t'écoute plus; il est temps de te confondre.

M. WESTERN.

COMEDIE LYRIQUE.

M. WESTERN.

Comment! qu'y a-t-il ici de nouveau?

DOWLING.

Que Sophie rassure son cœur. Alworthy, con-
naiss ton injustice. Tu me crois sincere, Western?

ALWORTHY.

Tu m'inquiettes.

M. WESTERN.

Acheve.

DOWLING.

Ce Jones que tu persécutes & qui te chérit; ce
vertueux jeune homme que j'ai choisi pour mon ami
c'est ton neveu, c'est son frere, c'est l'aîné de Blifil.

M. WESTERN.

Jones serait ton neveu?

SOPHIE.

Quel nouveau jour frappe mon cœur!

Eh! bien, Madame?

ALWORTHY.

Que me dis-tu?

DOWLING.

La vérité. Rappelle-toi cet honnête Summers.
Deux ans de suite il logea dans ton château; en
secret il épousa ta sœur; cinq mois après il mou-
rut. Jones est le fruit de ce mariage que l'on te
cachait alors, de peur qu'il ne devint un obstacle
au second que tu voulais conclure.

ALWORTHY.

Quelle preuve?

DOWLING.

Blifil, remets les papiers dont tu t'es chargé.

BLIFIL, d'un ton douteux.

Des papiers?

T O M J O N E S,

D O W L I N G.

La lettre de ta mere. Voici le double de ce qu'elle t'écrivait alors ; regarde, Alworthy : c'est l'écriture de ta sœur. Lis.

A L W O R T H Y.

Ciel ! Malheureux !

B L I F I L.

Mon cher oncle !

M. W E S T E R N.

Comment ! ferais-tu un méchant homme, toi ?

B L I F I L.

Si, par un aveu sincere de mes fautes, j'en pouvais espérer le pardon !....

A L W O R T H Y.

Le pardon..... Sors de ma présence.

M. W E S T E R N.

(*Blifil sort.*)

Oui, laisse-nous, méchant. Ah ! morbleu ! si j'étais ton oncle !....

A L W O R T H Y.

Combien j'étais trompé ! Mais j'atteste le Ciel..

D O W L I N G.

Point de serments. Répare ta conduite.

M r. W E S T E R N.

Oui tu le dois ; c'est mon avis. Mon cher Jones !

S O P H I E.

Ah ! mon pere !

M. W E S T E R N.

Oh ! je me connais en gens. Quand je vous ai dit, mon vieil ami, que vous n'en auriez jamais que de la satisfaction.

A L W O R T H Y.

Fais-moi promptement venir Jones.

D O W L I N G.

Je vous l'amene.

(*Il sort.*)

S C E N E X I.

A L W O R T H Y, M. W E S T E R N, S O P H I E,
H O N O R A.

A L W O R T H Y.

J'AI peine à revenir du saisissement.
M. W E S T E R N.

Pourquoi se contraindre ? cacher sa joie, c'est se trahir soi-même.

S O P H I E.

Quel changement heureux !....

A L W O R T H Y.

Aurais-je dû penser que Blifil....

M. W E S T E R N.

Allons, qu'il n'en soit plus parlé : c'est un mauvais sujet ; ça ne se connaît ni en chien ni en chevaux ; vive mon ami Jones ; comme nous allons chasser ! c'est comme celui-là ; qu'il me falloit un gendre ! car rien n'est dérangé : & puis-
qu'il est ton neveu.....

A L W O R T H Y.

Et mon seul héritier.

M. W E S T E R N.

C'est comme je l'entends.

S C E N E X I I.

D O W L I N G, J O N E S, *les précédents.*

D O W L I N G.

A Lworthy, voici Jones.

TOM JONES,

M. WESTERN.

Approche, approche; à nous, à nous.

JONES.

Doucement, Monsieur, point de violence; respectez mon malheur.

M. WESTERN.

Eh! non tu ne fais pas; embrasse-moi mon camarade.

ALWORTHY.

Mon cher neveu!

JONES.

Que me-dites-vous?

DOWLING.

Voici l'instant que je t'avais promis.

JONES.

Moi! votre neveu?

ALWORTHY.

Oui; crois-en mes regrets, ma tendresse.

M. WESTERN.

Et pour garant prends la main de ma fille.

JONES.

Sophie!..... est-ce un songe, une illusion!
 Dowling! (à M. Western.) Monsieur quoi!
 (à Alworthy.) Je vous appellerai mon oncle?

SCENE dernière.

Madame WESTERN, les précédents.

M. WESTERN.

Bon; voici ma sœur: arrivez, arrivez.

Madame WESTERN.

Eh! bien, mon frere, quel plan comptez-vous

COMEDIE LYRIQUE.

suivre dans cette affaire? il faut considérer d'abord que les personnes d'un certain état....

M. WESTERN.

Oh! vraiment, vraiment, il y a bien d'autres nouvelles, que toute notre belle politique n'a pas su prévoir. Commencez par embrasser Jones.

Madame WESTERN.

Moi Monsieur?

M. WESTERN.

Eh! oui c'est mon ami; c'est mon gendre; je lui donne ma fille: c'est un Summers; sa sœur, son pere... c'est lui... c'est que je suis enchanté.

Madame WESTERN.

En vérité depuis quinze jours, je ne conçois plus rien aux événemens.

M. WESTERN.

Embrassez toujours.

DOWLING.

On développera ces mystères.

ALWORTHY.

Ne perdons point de tems: retournons au château; que nos enfans soient unis dès ce jour.

M. WESTERN.

C'est bien; retournons: il est de bonne heure, mes chevaux sont frais. Parbleu! nous aurons le temps de chasser en route; je parie que tu en meurs d'envie.

ALWORTHY.

Toi, Dowling, à qui je dois ma joie, sois certain....

DOWLING.

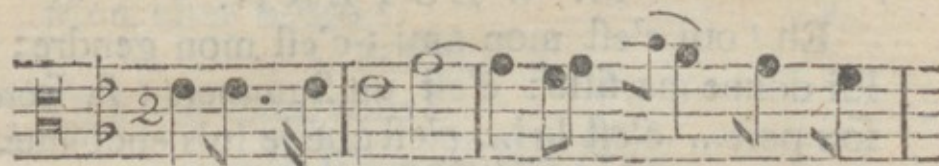
Arrête, point de bienfait; j'ai fait ce que j'ai dû, ma récompense est dans mon cœur.

Fin de la Piece.

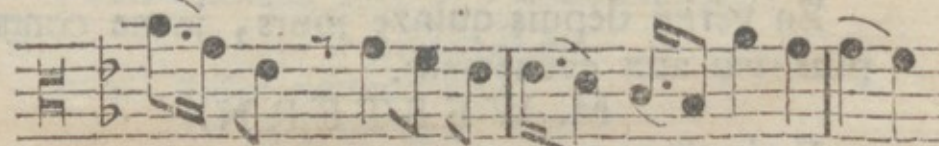


VAUDEVILLE

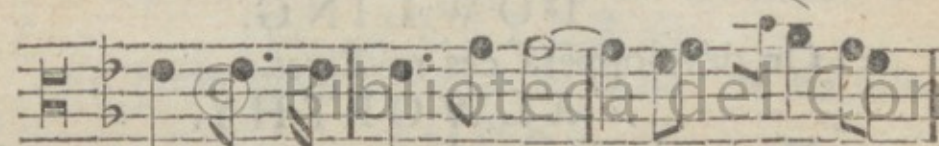
DE TOM JONES.



Je vous obtiens, vous qui m'ê - tes fi



che - re. Du néant je passe au bonheur:



Dans mon a - mi, j'embrasse un se - cond



pe - re, Un oncle dans mon - bien-faiteur.



Quels doux moments! Ah! ma che - re So -



phie, Chérifions à ja - mais ce jour. C'est

VAUDEVILLE.



le plus beau de no - tre vi - e,
Refrain.



C'est le tri - om - phe de l'A - mour.

SOPHIE.

Un nouveau jour vient éclairer mon ame;
Je puis te fixer sans rougir.

Le meilleur pere approuve notre flâme,
Cher amant, on va nous unir;

En reprenant sa premiere innocence,
Mon cœur, qui deviendra ton bien,
Jouit aussi de sa constance,
Et ton triomphe fait le mien.

ALWORTHY.

Dès ton berceau je t'aimai comme un pere,
On m'a contraint à te punir:

J'en ai gémi; mon cœur n'est point sévere,
C'est un tourment que de hair;

Mais rendre heureux tous les objets qu'on aime,
En plaisirs changer leurs douleurs,
Oui, c'est-là le bonheur suprême;
C'est le triomphe des bons cœurs.

M. WESTERN.

De chaque Cour démêler les intrigues,
Bien combiner leurs intérêts;

Quand il faut tramer de sourdes brigues,
Dans son cœur voiler ses secrets:

D'après ce plan, heureux qui négocie;
C'est un politique excellent,
Ses efforts sont ceux du génie,
C'est le triomphe du talent.

HONORA.

Loix des garçons fuyez, jeune fillette,
 C'est ce que prône une maman;
 De votre cœur suivez la voix secrète,
 C'est ce que des yeux dit l'Amant.
 Qui croira-t-on? celle qui nous obsède?
 Nenni: le cœur s'ouvre au desir,
 L'Amant parait, la raison cede,
 C'est le triomphe du plaisir.

M. WESTERN.

Dès le matin, ma vive impatience
 Guide ma meute au sein des bois:
 Le temps est frais, l'animal que je lance
 Sort de l'eau, se rend aux abois.
 Tous mes amis partagent ma victoire,
 Elle en est plus chère à mon cœur:
 J'entends le cor sonner ma gloire;
 C'est le triomphe du Chasseur.

SOPHIE, *au Public.*

* Jones aux malheurs fut livré dès l'enfance,
 Mais enfin il touche au bonheur;
 Doit-il, Messieurs, dans le sein de la France,
 Craindre toujours votre rigueur?
 Que vos bontés soient enfin son partage;
 Et s'il répond à vos desirs,
 Assurez par votre suffrage
 Et son triomphe & vos plaisirs.

F I N.

* Ce Conplet fait allusion au peu de succès qu'eut cette Pièce à la première représentation.

2.180

Biblioteca del Conservatorio di Firenze

© Biblioteca del Conservatorio di Firenze